*Pour l’amour du grec : le voyage de Villoison en Grèce et au Levant (1784–1786)*

Étienne Famerie

efamerie@ulg.ac.be

Dans l’histoire des études classiques, le nom d’Ansse de Villoison est attaché à l’édition que l’helléniste français donna pour la première fois de l’*Iliade* d’Homère accompagnée de précieuses scholies antiques remontant, en dernière analyse, aux éditeurs attachés au Musée d’Alexandrie. On sait moins, en revanche, que le savant effectua un voyage en Grèce et au Levant qui dura plus de deux ans (1784–1786). Il avait l’intention de livrer la relation de son voyage en plusieurs volumes thématiques, mais son ambitieux projet ne vit jamais le jour. Bien que ses notes manuscrites, acquises par la Bibliothèque nationale (alors impériale) après sa mort, aient été exploitées par divers savants depuis le XIXe s., il a fallu attendre plus d’un siècle et demi pour que soient publiés son journal de voyage et les quelques notes dont la rédaction était suffisamment aboutie. Pour bien comprendre les circonstances et les enjeux du voyage de Villoison en terre ottomane, il convient d’évoquer en guise d’introduction cette grande figure de la philologie classique et de l’hellénisme en France durant le dernier tiers du XVIIIe siècle[[1]](#endnote-1).

Jean-Baptiste-Gaspard d’Ansse de Villoison, fils d’un officier descendant d’une famille espagnole, est né à Corbeil le 5 mars 1750. Il se destine très tôt à l’étude des lettres grecques, et suit assidûment les cours d’hébreu, d’arabe et de syriaque au Collège de France. Étudiant prodige, il fait une entrée remarquée dans le monde savant. Dès 1770, il annonce dans le *Journal des savants* l’édition imminente du lexique homérique d’Apollonios le Sophiste, dont le manuscrit unique, réputé indéchiffrable, avait rebuté Bernard de Montfaucon lui-même. Ce coup de maître lui confère d’emblée une notoriété certaine, en France comme à l’étranger. En 1772, il obtient même, à l’âge de 22 ans, une dispense d’âge du roi Louis XV pour être admis à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme membre associé :

« Le Roi, étant informé de la capacité de M. Dansse de Villoison, qui est un prodige de science et qui, dans un âge encore peu avancé, a entrepris la publication d’un manuscrit grec que les sçavants les plus consommés n’avoient jamais osé tenter jusqu’à présent (…), désire que l’Académie ne s’arrête point à un règlement ordinaire, qui lui prescrivoit de ne point élire un sujet avant l’âge de vingt‑cinq ans (…). Sa Majesté pense que M. de Villoison, ayant devancé l’âge dans la carrière des connaissances, il doit aussi le devancer dans celle des honneurs réservés à ceux qui s’y distinguent[[2]](#endnote-2). »

Le lexique d’Apollonios paraît en 1773. L’année suivante, Villoison devient membre associé des académies de Berlin et de Göttingen. Il se met à entretenir des relations épistolaires régulières avec le monde savant, proposant toujours de rendre quelque service à d’éminents correspondants, et ne ménage pas sa peine pour s’attirer la bienveillance de la noblesse de cour, notamment en Allemagne. À moins de vingt-cinq ans, Villoison connaît donc une ascension à la fois remarquable et atypique dans le milieu académique français[[3]](#endnote-3).

En décembre 1776, il épouse une jeune fille de vingt ans, Hélène-Caroline de Neufcarre, qui, espère-t-il, le « délassera de ses travaux ». Dès cette époque, Villoison envisage de se rendre en Grèce et au Levant à la recherche de manuscrits. Mais le projet est reporté plusieurs fois, notamment en raison des tensions persistantes entre la Russie et la Porte après la guerre de 1768–1774.

À l’initiative du ministre Maurepas, Villoison est envoyé en mission à Venise, où il travaille plus de trois ans à la Bibliothèque Saint-Marc (1778–1782). Il y examine près de 1500 manuscrits et découvre l’importance du *Marcianus gr.* 254, dit *Venetus A* de l’*Iliade*,et de ses scholies[[4]](#endnote-4) ; il décide aussitôt d’en donner l’édition, qu’il confie à un imprimeur de Venise. Sans attendre la publication de l’ouvrage, il quitte Venise en 1782 et séjourne près d’un an à la cour de Saxe-Weimar, avant de rentrer en France en 1784[[5]](#endnote-5). Le nouvel Homère attendra encore quelques années. L’inconstance de Villoison est sévèrement condamnée par le grand homérologue V. Bérard :

« Villoison serait l’un des grands noms de la science universelle, si, à la chance de la trouvaille, il eût ajouté le soin de la publication et la mise en valeur de ce rare trésor. Mais, à la mode de nombreux savants français, il songeait à ses belles relations et à ses succès personnels auprès des grands du jour, autant et plus, parfois, qu’à son travail scientifique et à la perfection de son livre ; il avait aussi l’ambition à la française de faire si grand, si beau que, cent besognes accessoires ou nouvelles lui apparaissant comme primordiales, il remettait sans cesse le principal au lendemain[[6]](#endnote-6). »

La découverte de Villoison à Venise ne fit qu’attiser son envie d’explorer les bibliothèques de Grèce, qui lui offriraient, pensait-il, d’autres manuscrits de la même qualité, en particulier pour l’*Odyssée*. La nomination du comte Marie-Gabriel-Auguste Florent de Choiseul-Gouffier (1752–1817) comme ambassadeur de France près la Sublime Porte (1784–1792) va lui donner l’occasion d’enfin réaliser son rêve. Le diplomate, élu à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1779, s’était taillé une réputation d’amateur éclairé d’antiquités par la publication, en 1782, du premier volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce*[[7]](#endnote-7)*.* Au moment de gagner Constantinople, il s’entoure d’une petite équipe (entre autres, le peintre-archéologue Fauvel, le dessinateur Cassas, le cartographe Kauffer, l’helléniste Le Chevalier), qui passe parfois, mais bien à tort, pour le précurseur de l’expédition d’Égypte[[8]](#endnote-8). Cette mission n’aura en rien le succès et le retentissement de celle de Bonaparte : sans prétention encyclopédique, son financement est mal assuré, elle manque d’organisation et l’autorité du comte de Choiseul-Gouffier est controversée par certains, qui n’apprécient guère de le voir se réserver le bénéfice exclusif de publier le résultat de leurs découvertes[[9]](#endnote-9).

Multipliant les interventions, Villoison finit par obtenir du roi Louis XVI la mission d’explorer les bibliothèques du mont Athos et profite du départ de Choiseul-Gouffier pour se glisser dans sa suite en août 1784[[10]](#endnote-10). Après un séjour de deux mois à Constantinople, il entame son voyage en Grèce et au Levant, qui durera deux ans.

De retour à Paris, Villoison achève en 1788 l’édition de l’*Iliade* qui était en cours à Venise depuis plus de six ans. Après la Révolution, il se retire prudemment à Orléans, où il travaille pendant sept ans (1792–1799)[[11]](#endnote-11), continuant à enrichir sa bibliothèque et à accumuler des notes de lecture (plus de 5000 pages manuscrites d’extraits d’auteurs anciens et de livres imprimés !)[[12]](#endnote-12), en vue de donner une grande étude comparée sur la Grèce ancienne et moderne, dont il a conçu l’idée au cours de son voyage :

« Je suis exclusivement occupé depuis le matin jusqu’au soir de mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne, dont vous aurez vu le plan à la fin des prolégomènes de mon Homère, et qui me fait relire la plume à la main tous les auteurs grecs et latins, sacrés et profanes de tous les âges. J’en ai déjà dépouillé un grand nombre, tels que les conciles, toute la Byzantine, etc., une foule d’auteurs profanes, etc. Je veux rapporter et comparer tout ce que les Anciens ont écrit sur les pays que j’ai parcourus et tout ce que j’ai vu et observé, sous tous ses rapports[[13]](#endnote-13). »

En 1799, les difficultés financières le contraignent à regagner Paris, où il organise un cours libre de grec ancien, puis, l’année suivante, un cours de grec moderne rattaché à la nouvelle École des langues orientales vivantes. Villoison, qui occupe une position inconfortable, tant statutaire que pécuniaire[[14]](#endnote-14), obtient du ministre Chaptal une petite rente et n’hésite pas à s’adresser directement au Premier consul, qu’il n’a jamais rencontré, pour lui demander un poste de bibliothécaire. Sa lettre, pour le moins hardie, est aussi empreinte d’une déférence de circonstance qui ne l’empêche pas de soigner son amour-propre :

« Citoyen Premier Consul,

Quoique je n’aie nullement l’honneur d’être connu de vous, j’ose prendre la liberté de m’adresser avec la plus ferme confiance au favori des Muses et de la Victoire, au jeune héros qui, mieux que l’Hercule de l’ancienne Grèce, a mérité le titre de Musagète, c’est-à-dire de chef et de conducteur des muses.

Membre dès l’âge de vingt ans de l’Académie des Belles-Lettres de Paris et des douze plus célèbres de l’Europe, auteur d’un grand nombre d’ouvrages sur la littérature grecque, qu’il ne m’appartient pas d’apprécier, je me retrouve, à plus de cinquante ans, avoir perdu par les remboursements en papier un patrimoine considérable. Totalement ruiné, je regrette moins, Citoyen Premier Consul, la perte de ma fortune que la facilité de me livrer sans partage à l’étude, ma passion dominante, et la consolation de pouvoir continuer mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne, fruit de trente ans de travaux opiniâtres, de recherches pénibles et de neuf ans de voyage[[15]](#endnote-15). »

Sa démarche sera couronnée de succès un peu plus tard. Désormais bien en cour auprès de Bonaparte, dont il partage régulièrement la table[[16]](#endnote-16), il est nommé à l’Institut en avril 1802 et obtient la toute nouvelle Légion d’honneur en décembre 1803[[17]](#endnote-17). En novembre 1804, l’empereur crée spécialement pour lui une troisième chaire de grec au Collège de France, celle de grec moderne. Mais Villoison, qui n’est pas pleinement satisfait, entreprend aussitôt de faire corriger une « erreur matérielle » qui se serait glissée dans son décret de nomination et obtient, un mois plus tard, de pouvoir y enseigner aussi le grec ancien[[18]](#endnote-18).

Les aléas de la carrière de Villoison après son retour à Paris n’ont pas favorisé l’achèvement de son grand œuvre, auquel il travailla pendant vingt ans. Il décède prématurément le 26 avril 1805, à l’âge de 55 ans, victime d’un ictère aigu contracté quatre mois plus tôt.

À sa mort, Villoison laissa de nombreux manuscrits et papiers, qui furent achetés aux frais du Gouvernement et déposés à la Bibliothèque impériale[[19]](#endnote-19). Voici comment un contemporain décrit l’ensemble :

« Les papiers inédits du célèbre helléniste (…) sont (…) un mélange incohérent de notes, puisées dans tous les auteurs anciens et dans quelques-uns des modernes, de fragmens du journal tenu par M. de Villoison pendant son voyage ; enfin, de mémoires relatifs à la Grèce, et remis à ce savant pendant son voyage ou seulement copiés par lui. C’est, pour tout dire en un mot, le brouillon d’une encyclopédie grecque. M. de Villoison paroît avoir eu le dessein de composer un tableau complet, historique, physique et littéraire de la Grèce, depuis les premiers temps de l’histoire jusqu’à nos jours. Aussi toutes les matières qui pouvoient entrer dans un si vaste cadre sont ou approfondies, ou effleurées, ou du moins indiquées dans les manuscrits de M. de Villoison. Ce savant ne s’y montre pas uniquement comme helléniste ; il y est historien, moraliste, voyageur, et même naturaliste[[20]](#endnote-20). »

Tel est le paradoxe que présente Villoison : une activité philologique considérable, des milliers de pages de notes accumulées pendant trente ans, pour servir d’ambitieux projets dont la plupart n’ont jamais abouti. Parmi eux figure la relation de son voyage. Villoison en fournit la trame dans un mémoire lu à l’Académie, où il annonce, comme d’habitude, d’autres publications à venir :

« La relation de mon voyage, que je publierai un jour en plusieurs volumes, est trop étendue pour que j’en puisse renfermer l’abrégé dans un seul mémoire : elle me fournira une suite nombreuse de dissertations. Je ne parlerai, dans celle-ci, que des inscriptions que j’ai eu le bonheur de découvrir ; les autres rouleront sur le mont Athos, sur le singulier genre de vie de ses habitans, sur les monastères grecs, sur leurs bibliothèques, sur les différens monumens que j’ai vus dans le Levant, sur la langue, les mœurs, les usages, les cérémonies religieuses, les habillemens, l’agriculture, le commerce, la marine, les maladies des Grecs modernes comparés avec les anciens, sur les Tzaconiens, chez lesquels j’ai retrouvé en partie la langue des anciens Doriens, le dialecte de Pindare et de Théocrite[[21]](#endnote-21). »

Les documents relatifs au séjour de Villoison en Grèce et au Levant sont donc nombreux et de nature diverse, à savoir le journal de voyage (en partie sous la forme de lettres), un mémoire d’épigraphie extrait de ce journal et des notes préparatoires à l’étude sur la Grèce ancienne et moderne.

*Le journal de voyage*

Villoison avait été chargé, par ordre du roi Louis XVI, de découvrir de nouveaux manuscrits en Grèce. Après l’affaire du *Venetus A*,il comptait bien en trouver d’autres de la même qualité. Durant son séjour à Constantinople (octobre–novembre 1784), il suivit assidûment les leçons d’un professeur de grec vulgaire[[22]](#endnote-22), visita le détroit du Bosphore (notamment Scoutari, auj. Üsküdar) et obtint les lettres de recommandation nécessaires pour ses déplacements[[23]](#endnote-23). Il n’eut guère le temps, confesse-t-il, de visiter les bibliothèques de Constantinople[[24]](#endnote-24). La rencontre avec le prince Constantin Mourouzis, ancien hospodar de Moldavie en exil, et un de ses officiers, Constantin Sloutziaris, lui permet d’examiner ses premiers manuscrits : ce ne sont que des homélies, des livres ascétiques, des vies des Pères du désert, des canons et « autres drogues de cette nature[[25]](#endnote-25) ». Seuls deux manuscrits retiennent son attention, qu’il parvient à faire acquérir par Choiseul-Gouffier, l’un de Nicomaque de Gérasa, l’autre de Jean le Lydien[[26]](#endnote-26). Bien que ce dernier comporte une œuvre alors inédite, connue seulement par une notice de Photios[[27]](#endnote-27), Villoison, une fois rentré en France, ne prendra pas le temps d’éditer ce « manuscrit grec unique[[28]](#endnote-28) ».

Pressé de quitter la ville et soucieux de son emploi du temps[[29]](#endnote-29), il envisage d’abord de se rendre à Athènes, mais décide finalement de visiter les bibliothèques des principaux monastères des Îles pendant l’hiver, période plus dangereuse pour naviguer, mais plus propice pour éviter les pirates et les maladies sévissant dans l’Archipel. Comme son voyage avait été ajourné à plusieurs reprises, il avait pu le préparer de longue date. Il connaissait bien les récits de ses prédécesseurs[[30]](#endnote-30). Ses papiers ont aussi conservé une copie des instructions de Colbert à A. Galland, le manuscrit du récit de la visite au mont Athos par le père Fr. Braconnier, des notes du voyage en Grèce de M. Fourmont, et des extraits de sa correspondance avec Fr. Sevin concernant leur mission à Constantinople[[31]](#endnote-31).

Dans les îles, la quête s’avère décevante. Au monastère Saint-Jean de Patmos, qui possède pourtant une riche bibliothèque, il ne trouve rien qui vaille la peine à ses yeux, ou si peu : des milliers de manuscrits avaient été brûlés quelque vingt ans plus tôt par les moines ; ceux qui restaient étaient la proie des vers[[32]](#endnote-32). Ne trouvant pas davantage de trésor dans les bibliothèques des monastères de Siphnos, d’Amorgos et de Mytilène[[33]](#endnote-33), il reporte ses espoirs sur le mont Athos, qui devient sa seule chance de voir sa mission couronnée de succès. C’est à ce moment précis que commence, pour nous, le *Journal*[[34]](#endnote-34).

En mars 1785, au terme d’un premier tour de l’Archipel, Villoison quitte Smyrne pour Thessalonique et arrive au mont Athos le 15 avril, où il séjourne jusqu’au 6 mai. Un correspondant, faisant allusion à l’une de ses lettres, écrit à son sujet :

« En ce moment, il part pour le mont Athos, afin de voir si, dans les bibliothèques moisies des monastères dont est couverte cette montagne, il n’y aurait pas moyen de quoi dédier, comme ses notes sur Longus, à quelque princesse d’en deçà ou d’au delà de l’Hellespont. Malgré tout, c’est une bonne âme que ce V[illoison] ; je connais peu d’hommes plus heureux qu’il ne l’est, grâce au nuage enchanté qui, constamment, lui fait voir toutes choses et lui-même sous la forme la plus agréable ou du moins sous une forme qui lui plaît ; avec cela, il est doux comme un agneau et, par-dessus tout, Grec jusqu’aux dents[[35]](#endnote-35). »

La manière dont Villoison avait préparé son voyage au mont Athos est révélatrice du personnage. Après avoir rassemblé les principaux témoignages antiques sur la géographie de la région et sur les expéditions de Darius et de Xerxès, il avait formulé une série de questions auxquelles sa visite devait lui permettre de répondre :

« Examiner donc : 1o s’il reste des traces de cette entreprise de Darius ; 2o si la mer qui baigne cet isthme est encore pleine de baleines ; 3o s’il y a beaucoup de vipères sur la montagne ; 4o si les habitans du sommet vivent fort longtemps ; 5o s’il n’y a point de vent sur ce sommet, s’il s’élève au-dessus des nues ; 6o si on y voit plutôt le lever du soleil ; 7o jusqu’où s’étend son ombre ; 8o quelle est la longueur et la largeur de cette montagne ; 9o combien il y a de moines dans chaque monastère[[36]](#endnote-36). »

Une fois sur place, Villoison parvient à visiter en 21 jours — autant dire au pas de charge — les 20 monastères et le chef-lieu de la presqu’île, Kariès. Parmi des livres de liturgie, des manuscrits et des éditions d’auteurs chrétiens (en particulier Jean Chrysostome et Grégoire de Nazianze), qui ne l’intéressent pas du tout, il se borne à mentionner l’existence de quelques manuscrits d’auteurs profanes (Homère, Aristophane, Sophocle, Euripide, Démosthène, etc.) : dans le meilleur des cas, ils sont « bien écrits »[[37]](#endnote-37). Cette quête effrénée, qui ne vise pas à trouver des manuscrits permettant d’améliorer l’édition de textes connus, mais à dénicher du neuf, du sensationnel si possible, se solde, comme dans les îles, par un échec. Il en vient à avouer sa déception et son agacement de visiter des bibliothèques qui ne lui offrent que « des bibles, des évangiles, des liturgies, rituels, livres d’église, de dévotion, des vies de saints ou de martyrs, presque point d’auteurs profanes et aucun que nous n’ayons à Paris ou que nous voulussions avoir[[38]](#endnote-38) ».

Trop empressé, courant les bibliothèques, Villoison, en définitive, n’a rien découvert au mont Athos, ce qui ne l’empêche pas de juger sévèrement les missions fructueuses de certains prédécesseurs (notamment Galland). Ch. Joret y voit la manifestation d’une vanité dont Villoison est coutumier et doute à juste titre qu’il ait exploré les bibliothèques avec autant de soin qu’il le dit[[39]](#endnote-39). Le fait n’avait d’ailleurs pas échappé à Choiseul-Gouffier, qui écrit, à propos des recherches d’un autre voyageur en Grèce : « Peut-être lui devrons-nous la découverte de quelques manuscrits échappés au zèle plus ardent que bien dirigé de M. de Villoison[[40]](#endnote-40). »

D’autres, après lui, seront plus patients et plus heureux dans leurs recherches au mont Athos, qui recelait encore, à cette époque, bien des manuscrits inconnus du monde savant[[41]](#endnote-41).

*Le mémoire extrait du journal de voyage*

Si la Grèce n’a pas comblé les espoirs de Villoison en matière de manuscrits, il dit son bonheur et sa surprise de parcourir un pays qui est, à l’image de l’île d’Astypalaia, une « carrière d’inscriptions ». Les récits de ses prédécesseurs (Galland, Spon, Lucas, Tournefort, Fourmont) l’avaient bien instruit de la chose : c’est la profusion qui l’étonne.

Comme Fourmont l’avait fait un demi-siècle plus tôt au terme d’une quête de manuscrits décevante, Villoison consacre alors son temps à visiter la Locride, la Béotie, la Mégaride, le Péloponnèse, Athènes, l’Attique et trente-quatre îles de l’Égée. En Asie Mineure, il doit se contenter d’une brève excursion entre Smyrne et Éphèse ; prompt à s’enflammer, il regrette d’ailleurs de ne pouvoir étudier la géographie de l’Asie, ses inscriptions, ses médailles, ses monuments et peut-être même ses manuscrits, car elle lui apparaît comme une mine inépuisable, où l’on n’a jamais fouillé.

Partout où il passe, il trouve des inscriptions, en prend des copies et enrichit, avec Fauvel et Le Chevalier, la collection de Choiseul-Gouffier, qui avait obtenu de la Porte l’exclusivité du marché des antiquités. Les consignes de l’ambassadeur adressées à Fauvel sont claires :

« Choiseul était ravi du zèle et de l’intelligence de son agent ; (…) les inscriptions qui servaient de dallage dans l’Erechteion, différentes autres pièces sont réclamées avec insistance ; les commandants des frégates du roi sont priés de charger à leur bord tout ce que leur indiquera Fauvel (…) ; ‘Enlevez tout ce que vous pourrez. Ne négligez aucune occasion de piller dans Athènes et dans son territoire tout ce qu’il y a de pillable. N’épargnez ni les morts, ni les vivants.’ Ces exhortations et autres du même ton reviennent dans chaque lettre, et aussi toute espèce de conseils sur la façon d’amadouer le voïvode, d’acheter le disdar, de déjouer les intrigues de l’évêque[[42]](#endnote-42). »

L’entente est loin d’être bonne entre les agents de l’ambassadeur, qui travaillent sans guère collaborer. Fauvel, qui dépend directement de Choiseul-Gouffier, ne jouit pas de la même considération et de la même rémunération qu’un Villoison. Aussi adresse-t-il une lettre d’humeur à son patron :

« N’y aurait-il pas moyen que je sois censé voyager pour le Roi ou pour le Gouvernement ? (…) J’ai ramassé bien des inscriptions ; je ne les entends pas, il est vrai, mais, envoyées en France, lorsqu’elles sont copiées fidèlement, elles deviennent aussi intéressantes que si elles l’avaient été par un Villoison. Mon voyage est bien plus intéressant que le sien, si l’on excepte ses découvertes sur les divers dialectes grecs[[43]](#endnote-43). »

L’histoire de la collection d’antiquités de Choiseul-Gouffier est complexe[[44]](#endnote-44). À l’origine, c’était une collection privée, constituée de pièces originales et de moulages entreposés au fil du temps en divers lieux (Smyrne, Athènes, Constantinople, Alexandrie), avant leur envoi en France par bateau[[45]](#endnote-45). En 1792, Choiseul-Gouffier, démis de ses fonctions, se réfugia à la cour de Russie avec une partie de sa collection. Vingt-cinq caisses ont disparu dans l’incendie de la ville de Smyrne en 1797[[46]](#endnote-46). Après la défaite d’Aboukir, une cargaison de vingt-six caisses provenant d’Athènes fut arraisonnée par l’amiral Nelson, entreposée quelque temps à Malte, puis accaparée par Elgin, qui la vendit au British Museum[[47]](#endnote-47). Les envois parvenus en France après l’exil de l’ambassadeur furent saisis par l’État, avant de lui être restitués en partie après son retour en France en 1802. Enfin, diverses pièces qui étaient restées à Constantinople arrivèrent en France en 1815 et 1816. Peu après le décès de Choiseul-Gouffier en 1817, sa collection fut acquise, pour l’essentiel, par le musée du Louvre. En particulier, la collection épigraphique du comte était si remarquable « qu’aucun musée public ni particulier n’en avait possédé jusqu’alors »[[48]](#endnote-48).

Pour Villoison, l’abondance des inscriptions constitue une consolation et un moyen inespéré de donner quelque lustre à son expédition, en particulier aux yeux de ses pairs. Fidèle à lui-même, il projette d’ailleurs d’en publier le recueil, avec traduction et commentaire. Ses papiers contiennent ainsi plusieurs notes sur la langue, la prononciation, la paléographie des inscriptions, etc.

De retour en France, il donne lecture à l’Académie d’un *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues ou publiées inexactement : extrait de la relation du voyage littéraire fait dans le Levant*[[49]](#endnote-49). Comme son titre l’indique, ce travail scientifique tient en partie du journal ; il en constitue même l’indispensable complément, vu le caractère lacunaire de la relation du voyage. Toutefois, le *Mémoire*, publié en 1809 (quatre ans après la mort de Villoison), ne reproduit pas l’intégralité du texte lu à l’Académie en 1787. L’éditeur signale qu’il a omis d’en donner la fin, consacrée à la visite du site d’Épidaure, au motif que l’auteur avait introduit ce chapitre dans l’introduction de son *Iliade*, parue entretemps (1788). Cette longue digression sans aucun rapport avec Homère est présentée par Villoison comme le plan de son ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne[[50]](#endnote-50). À vrai dire, on est bien davantage ballotté sur une « mer d’érudition, dans laquelle on risque de se noyer, parce qu’on y vogue sans boussole[[51]](#endnote-51) ».

Le *Mémoire*,entre récit de voyage et exégèse de textes, révèle une autre facette du personnage. Ce n’est plus seulement le voyageur, mais le savant qui s’exprime. Il y étudie des textes qu’il découvre ou retrouve après d’autres, traduit, rapproche d’autres documents publiés. Le *Mémoire* témoigne aussi des difficultés que pouvait rencontrer un voyageur qui, fût-il helléniste, n’était pas préparé matériellement à cet exercice :

« Souvent, les inscriptions sont placées trop haut pour qu’on puisse les lire sans le secours des échelles et des chevalets, qu’il est très difficile de trouver dans le Levant. Souvent aussi, (…) on trouve une quantité de blocs de marbre couchés par terre ; il faudroit avoir avec soi plusieurs hommes pour pouvoir remuer ces masses pesantes et voir si les inscriptions ne sont pas tournées du côté de la terre. (…) Voilà pourquoi M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, voyageoit toujours dans le Levant avec deux dessinateurs et avec deux ouvriers munis de tous les instrumens nécessaires pour arracher les inscriptions et les bas-reliefs des endroits où ils avoient été encastrés[[52]](#endnote-52). »

L’hostilité des habitants (orthodoxes ou musulmans) et des autorités envers les voyageurs curieux est rapportée dans maints récits[[53]](#endnote-53). À défaut de comprendre le grec ancien, on redoute que les lieux de culte (qui comportent des matériaux de remploi, notamment des inscriptions), voire le nom de Dieu ou d’Allah, ne soient profanés :

« Les ouvriers (…) ont effacé les inscriptions ou les ont enduites de chaux pour embellir, disent‑ils, le marbre et empêcher que le nom de Dieu, qui peut s’y trouver, ne soit profané. Les moines de Patmos m’ont assuré que c’est d’après ce dernier principe, commun aux Grecs et aux Turcs, qu’ils ont jeté au feu, il y a environ vingt ans, près de trois mille volumes de leur nombreuse bibliothèque[[54]](#endnote-54). »

La même méprise sur le rôle des textes épigraphiques fait que les curieux sont toujours soupçonnés de chercher des trésors cachés[[55]](#endnote-55). La révélation des inscriptions est d’ailleurs considérée par les autorités ottomanes comme une infraction passible d’une avanie[[56]](#endnote-56). Un tel comportement, grotesque aux yeux de Villoison, donne lieu à cette réflexion bien sentie :

« J’ai fait des efforts inutiles pour tâcher de prouver aux Levantins qu’un homme qui enfouit son or se garde bien d’exposer aux regards des passans une inscription en gros caractères pour avertir les voleurs de l’endroit où il a caché ses richesses : ils n’ont jamais pu comprendre ce raisonnement[[57]](#endnote-57). »

Il faut avoir tout cela présent à l’esprit pour apprécier le témoignage de Villoison à sa juste valeur. Le *Mémoire* illustre en même temps l’expérience d’un helléniste de bibliothèque qui s’est improvisé, le temps d’un voyage, épigraphiste de terrain. À ce titre, il mérite un examen attentif, car les copies de Villoison constituent une source certes modeste, mais non négligeable des premiers grands recueils d’inscriptions[[58]](#endnote-58). Examen d’autant plus intéressant, quand les pierres ont disparu et que sa copie constitue le seul témoin[[59]](#endnote-59). Il permet, en tout cas, de tempérer la critique sévère d’A. Bœckh, éditeur remarquable, mais tributaire, à Berlin, des copies de Bekker et de l’édition d’Osann :

« Bien qu’il ne se trouve personne qui ne loue d’ordinaire le travail soigné de Villoison, je sais par de nombreux exemples qu’il s’est montré très négligent dans ses éditions d’inscriptions[[60]](#endnote-60). »

Si les manuscrits épigraphiques de Villoison, collationnés dès le début du XIXe siècle, ne comportent aucune inscription inédite à ce jour, la lecture conjointe du *Journal* et du *Mémoire*, ainsi que la confrontation de sa copie avec l’original sont riches d’enseignements (types d’erreurs de lecture, fidélité moindre des copies en minuscules, pertinence des restitutions, etc.).

*Grèce ancienne et moderne*

Le voyage de Villoison, qui est l’un des derniers à intervenir comme chargé de mission au service d’une cour d’Europe, se déroule à un moment essentiel de la redécouverte de la Grèce antique. Au-delà du classement souvent opéré parmi les auteurs de récits de voyage (pèlerins, diplomates, savants, artistes, commerçants, aventuriers, touristes, etc.), chaque expérience est unique. Selon les personnalités et les centres d’intérêt, le voyage de Grèce peut être l’histoire d’un grand enthousiasme ou d’une amère déception. Enthousiasme, car la Grèce redécouverte provoque, après la Renaissance, un autre mirage, celui d’une Grèce ressuscitée, avec sa cohorte de sites et de monuments fameux tirés de l’oubli. Déception, car la Grèce n’est plus en Grèce et la réalité peut se révéler cruelle[[61]](#endnote-61) : pour l’helléniste, Homère est à Venise ; les manuscrits des monastères sont la proie des vers ; sur l’agora d’Athènes, point de Socrate, mais des bergers paissant des moutons faméliques ; sur les lieux, plus personne n’est à même de comprendre le grec ancien et les inscriptions, que Grecs et Turcs recouvrent de chaux pour en faire de jolies pierres !

Le témoignage de Villoison doit donc être analysé avec précaution. Sa qualité d’helléniste et l’échec de sa mission officielle — la découverte de manuscrits — l’amènent à porter un jugement sévère sur la réalité « grecque ». S’il invoque le botaniste Tournefort[[62]](#endnote-62), sa démarche est tout autre : l’un cherche des manuscrits et des antiquités, l’autre arpente l’Archipel et constitue un herbier magnifique, que seule la Grèce de son temps pouvait lui offrir. Tournefort a toute raison d’être enthousiaste sur le pays, qui lui offre une moisson inespérée : contrairement à Villoison, il y trouve précisément ce qu’il cherche. Le même constat vaut pour le négociant érudit Pierre-Augustin Guys, contemporain et ami de Villoison, qui s’est installé à Constantinople pour y faire du commerce[[63]](#endnote-63). La saveur de l’exotisme est bien liée aux raisons du dépaysement. Certains antiquisants, parcourant la Grèce avec Pausanias pour guide — Villoison est du nombre —, n’ont pas la fraîcheur d’âme du botaniste. On assiste alors à la mise en forme littéraire d’un concept qui deviendra vite un lieu commun, un « choc des civilisations » qui traduit un profond malaise vis-à-vis d’une Grèce méconnaissable et annonce déjà *Le roi des montagnes* d’Ed. About.

Peut-on, pour autant, parler de mishellénisme ou d’hellénophobie dans le chef de Villoison[[64]](#endnote-64) ? Les choses sont plus complexes. Son jugement ne se fonde pas sur une théorie dogmatique, par exemple des races, illustrée à son époque par un C. De Pauw[[65]](#endnote-65) ; il résulte d’une confrontation directe à laquelle son tempérament et sa formation classique ne l’avaient pas préparé et ne pouvaient le faire. Choiseul-Gouffier avait bien senti que la rencontre entre le fougueux Villoison et la réalité grecque serait délicate :

« M. de Villoison (…) fit l’année suivante un assez long séjour au mont Athos. Il s’y rendit muni de toutes les recommandations qui devaient le faire accueillir dans les monastères et lui ouvrir les portes de leurs bibliothèques. Mais il ne suffisait pas d’y porter cette même passion du travail qui lui avait valu, presque au sortir de l’enfance, une grande renommée ; il fallait encore y joindre l’art non moins précieux de ne pas effaroucher la confiance, de ne pas laisser deviner ses préventions contre les Grecs actuels jusque dans le sanctuaire même de leur croyance. Comment a-t-il pu paraître pénible à un si savant helléniste de montrer quelque bienveillance pour les enfants de ceux dont les écrits faisaient ses délices et sa gloire[[66]](#endnote-66) ! »

La même expérience ne sera pas sans conséquence au retour de Villoison en France. Il y entretenait des relations de profonde estime avec Adamantios Koraïs (Coray), un intellectuel grec de Smyrne émigré en France qui, devenu docteur en médecine, travaillait à une édition d’Hippocrate et allait jouer un rôle important dans l’émergence de la conscience nationale hellénique et, partant, dans le débat sur la « question de la langue »[[67]](#endnote-67). Mais, en quelques années, une brouille irrémédiable s’installe entre eux. Certains propos blessants du Français irritent le Smyrniote, qui lui reproche de « dénigrer toujours sa malheureuse nation » :

« (Villoison) a pris à tâche, tout en sachant que cela me chagrinoit beaucoup, de dénigrer toujours ma malheureuse nation, et cela sous la marque du badinage. Je lui ai fait sentir plus d’une fois que cette éternelle invective était d’autant plus injuste qu’il n’avoit essuyé aucun désagrément de la part des Grecs, et que l’exception même qu’il faisoit en ma faveur étoit un nouvel outrage pour moi. (…)

Il devait, par complaisance pour moi, se taire sur l’horrible état où est réduite ma malheureuse nation. Je connois mieux que lui et les fautes et les sottises de ma nation, fautes qui l’ont réduite à vivre sous gouvernement turc. Mais cette affectation de me déchirer le cœur d’une manière si barbare a quelque chose qui m’étonne[[68]](#endnote-68). »

Durant son voyage, Villoison a mesuré ce qu’il appelle la dégénérescence des Grecs, qui ignorent tout de leur passé et du grec ancien, inconscients de fouler un sol vénérable et incapables de se débarrasser du joug ottoman, qu’ils méritent peut-être, tout compte fait. L’analyse de P. Brun relative à un autre voyageur de la même époque vaut aussi pour lui :

« De Voltaire, Sonnini reprend la double accusation de profanation des hauts lieux de la Grèce antique et du despotisme inhumain que le Turc fait peser sur la Grèce moderne. Mais de Voltaire, comme d’ailleurs de la plupart des Français du XVIIIe siècle, il se fait aussi l’écho d’une méfiance forcenée pour ces Grecs, accusés de ne pas résister à l’oppression et d’avoir donc, par dégénérescence, abandonné l’amour inné de leurs ancêtres pour la liberté[[69]](#endnote-69). »

Au moment où la plupart des hellénistes français sont confinés dans leur cabinet ou font revivre une certaine Grèce dans des voyages imaginaires[[70]](#endnote-70), Choiseul-Gouffier contribue, par son philhellénisme militant, à intéresser la France au sort des Grecs[[71]](#endnote-71). De son côté, Villoison tente de réaliser un compromis difficile ; absorbé par son ouvrage d’histoire comparée, il se plaît à imaginer, sur le modèle de Lucien et de Fontenelle, la Grèce ancienne dialoguant avec celle de son temps :

« Les entretiens de Phocion et d’un janissaire, d’un kislar-aga avec Alcibiade, d’un cadi avec Solon, d’Aspasie avec la femme du disdar, ou gouverneur turc de la citadelle d’Athènes, d’Aristophane ou de quelque philosophe cynique avec un derviche et d’un Eumolpide avec un caloyer, ou moine du mont Hymette, fourniroient la matière de plusieurs dialogues des morts dans le goût de Lucien et de Fontenelle : ce cadre pourroit renfermer le tableau d’Athènes ancienne et moderne et présenter le contraste des mœurs[[72]](#endnote-72). »

De tels propos badins fâchaient peut-être Koraïs. Pourtant, la démarche de Villoison n’a rien de commun avec celle d’un touriste simplement déçu :

« L’un des principaux objets que l’auteur paroît avoir eu en vue, c’est, après la langue grecque, la comparaison des mœurs de l’ancienne Grèce avec celle de la Grèce moderne : il avoit entrepris une déduction historique d’où il devoit résulter que les Grecs modernes, dans toute leur dégénération, ne se sont pas autant éloignés des traces des Grecs anciens que le prétendent les aveugles admirateurs del’antiquité. Cette idée revient du moins si souvent dans les notes laissées par M. de Villoison, qu’elle peut être considérée comme une des opinions personnelles de ce savant. Nous ne donnons ces observations que pour ce qu’elles sont, c’est‑à‑dire pour les aperçus d’un homme d’esprit et d’érudition, qui avoit passé plusieurs années dans la Grèce et qui possédoit parfaitement les langues des Grecs anciens et modernes, mais qui, étant homme, étoit sujet à se tromper, à observer trop superficiellement ou à juger avec trop de sévérité. Ce sont là des défauts que peu de voyageurs ont évités[[73]](#endnote-73). »

Villoison entend réaliser deux voyages, l’un matériel, l’autre littéraire. À son retour, son regard sur les textes anciens n’est plus le même. Par ses lectures, il entreprend alors de réaliser un « voyage dans la Grèce ancienne »[[74]](#endnote-74), pour jeter sur les textes un éclairage nouveau que lui offre l’expérience du contact direct[[75]](#endnote-75). On assiste ainsi à une tentative de réconciliation entre l’Hellade et la Grèce de son temps par le biais d’un double voyage. Grâce à lui, il se fait fort d’éclairer six cents passages d’auteurs anciens, dont il estime que la compréhension est conditionnée par la connaissance des lieux et des mœurs de la Grèce moderne :

« J’en publierai une description détaillée, quand j’aurai achevé mon voyage dans la Grèce ancienne, c’est-à-dire quand j’aurai lu d’un bout à l’autre les auteurs grecs et latins, un à un, en notant et extrayant les faits un à un, afin de pouvoir rapporter ce qu’ils ont écrit, à quelque titre que ce soit, sur tout ce qui touche à la Grèce et aux îles de la mer Égée, les classer et les comparer avec ce que j’ai vu moi-même. En effet, un peu partout durant mon voyage, j’ai observé une foule de choses qui illustrent à merveille l’histoire des Anciens, leur géographie, monuments antiques, édifices, temples, autels, gymnases, théâtres, bains, sépultures, marine, commerce, antiquités, rites, usages, règles, croyances, cérémonies, habillement, mariages, enterrements, danses, divertissements, banquets, vocabulaire, expressions, proverbes. Les Grecs ont conservé la plus grande partie de tout cela, en particulier les insulaires qui vivent loin du regard des Turcs. Ces faits jettent une lumière vive sur six cents passages d’auteurs grecs qui ne peuvent guère se comprendre sans étudier attentivement les lieux et les usages qu’ils ont conservés[[76]](#endnote-76). »

Il fallait s’attendre à ce que certains contemporains, incapables de réaliser ce double voyage, ne mesurent pas l’originalité de la démarche :

« Cet homme étrange a aperçu et noté tout ce que tout le monde avait vu avant lui, et ce que nous avons lu dans toutes les descriptions de voyage[[77]](#endnote-77). »

Le voyage de Villoison s’inscrit, il est vrai, dans une tradition déjà longue. S’il s’était contenté d’en donner un simple récit, celui-ci n’offrirait qu’un témoignage de plus pour notre connaissance du Levant à la fin du XVIIIe siècle. Mais son intention était autre : il en réservait la substance pour une vaste étude en plusieurs volumes thématiques, un projet dont l’ampleur explique qu’il est resté en chantier jusqu’à sa mort.

Villoison s’intéresse aussi au grec « vulgaire », avec l’ambition de mener l’étude comparée du grec ancien et moderne, dont il a, pour l’époque, une excellente connaissance[[78]](#endnote-78). Ses notes sont parsemées de termes grecs, donnés tantôt comme équivalents des mots français (ou l’inverse), tantôt employés seuls et déclinés pour obéir à la syntaxe française. Ils désignent le plus souvent des *realia*,qui n’ont pas toujours d’équivalent français (la hiérarchie des moines du mont Athos) ou qu’il ne connaissait pas (les différentes espèces d’huîtres locales). Son expérience d’immersion linguistique se reflète dans l’orthographe phonétique et dans l’accentuation, parfois hésitante. Au détour d’une phrase, on le surprend même à s’exprimer en grec « vulgaire ». Il est clair, en tout cas, que son intérêt pour la langue, qui le dispense notamment de voyager avec un interprète, a joué un rôle important dans sa perception du pays. La sympathie que peut instaurer la communauté de langue est un élément d’ordre psychologique souvent négligé dans l’étude des récits de voyage[[79]](#endnote-79).

Villoison est encore du nombre des voyageurs qui, avant la naissance de l’archéologie scientifique, ont le quasi-monopole de la visite des sites. Sans ouvriers, sans outils, il en est réduit à pratiquer une archéologie de surface, mais appelle de ses vœux des fouilles systématiques, notamment à Olympie, Santorin, Délos, Épidaure.

Parti en Grèce à la recherche de manuscrits, il constate qu’elle regorge d’inscriptions. Cette richesse le console de l’échec de sa mission première. Jusqu’à sa mort, il ne cessera de les étudier pour en tirer le meilleur parti. Malgré cette ample moisson d’inscriptions, le nom de Villoison, en quelque sorte victime de travaux restés inédits, est, pour ainsi dire, absent des manuels d’épigraphie[[80]](#endnote-80). Pourtant, avant lui, l’étude des inscriptions était une activité marginale en France, y compris à l’Académie[[81]](#endnote-81). Dans la discipline, son nom illustre un moment important et mérite au moins de figurer aux côtés de celui de l’abbé Barthélemy, en qui certains ont voulu voir un précurseur d’A. Bœckh[[82]](#endnote-82).

Villoison, qui est peut-être bien le « dernier savant de la vieille école[[83]](#endnote-83) », annonce la naissance de l’Altertumswissenschaft du XIXe siècle. Il ébauche, par exemple, une méthode promise à un bel avenir dans les études épigraphiques, la mise en série des textes de même nature ; il est aussi l’un des premiers, à ma connaissance, à écrire qu’une inscription livre bien plus qu’un texte isolé :

« Les moindres inscriptions, les plus petits fragmens sont de la plus grande utilité, au moins pour la langue, la prononciation, l’orthographe, la paléographie, la chronologie, la géographie, et nous apprennent une foule de dates, de particularités, d’usages, de détails sur les noms des charges, des dignités, des tribus, des temples, des édifices publics, des spectacles, des jeux, des récompenses, etc.[[84]](#endnote-84) »

De tels propos ne sont pas sans évoquer — osons le rapprochement — ceux de Louis Robert :

« Aucune des inscriptions ne peut être méprisée ni négligée. Il n’en est pas une qui, vue à sa place et insérée dans une série, ne laisse transparaître l’histoire sociale. (…) Si l’on s’attache à grouper les noms en séries, on en pourra tirer des conclusions, non seulement de linguistique sur la formation des noms, comme on l’a surtout fait jusqu’ici, mais sur les cultes locaux, sur les relations entre villes, de voisinage ou d’origine ou de lointain commerce, sur l’hellénisation, sur l’évolution des modes et des goûts. (…) Il n’y a pas d’inscriptions banales, il y a seulement une manière banale de les étudier[[85]](#endnote-85). »

Dans le domaine des études classiques, l’activité de Villoison illustre, en définitive, à la fois l’approche littéraire et historique. En cela, il présente un profil assez différent de celui qu’en a dressé l’histoire de la discipline, à savoir un homme de manuscrits, un éditeur de textes. Toutefois, il n’échappe pas aux préjugés de certains milieux savants de son temps : *Cælum*, *non animum mutant*, *qui trans mare currunt.* Nourri dès le plus jeune âge au sein d’une Hellade pourtant disparue à jamais, il contribue au renouveau des études homériques dans son cabinet, mais éprouve en même temps un profond malaise devant le spectacle d’une Grèce dévastée, pillée, soumise. L’exotisme levantin, contrairement à l’égyptomanie, ne fait pas encore recette.

Villoison parcourt la Grèce ottomane, y cherche les traces de l’Hellade et les trouve, en érudit, jusque dans le dialecte tsakonien, qui lui rappelle Pindare, son poète préféré, et Théocrite : il en éprouve une vive sympathie pour les Tsakones, en qui il voit les descendants des Éleuthéro-Lacons. Tout espoir n’est donc pas perdu : il faut, au plus vite, sauver la Grèce de l’oubli, arracher les précieux restes à la barbarie… et remplir musées et bibliothèques. Importer la Grèce en Occident, comme Choiseul-Gouffier, Elgin et bien d’autres, sans éprouver de scrupule. La génération suivante, fille de la Révolution et peut-être saisie de remords, fera le chemin inverse, en prenant les armes aux côtés du palicare.

1. La biographie de référence est celle de Ch. Joret, *D’Ansse de Villoison et l’hellénisme en France dans le dernier tiers du XVIIIe siècle*,Paris, 1910. Publ. des notes et du journal : R. Lavagnini, *Villoison in Grecia. Note di viaggio (1784–1786)*, Palerme, 1974 (partiel) ; Ét. Famerie, *Jean-Baptiste-Gaspard d’Ansse de Villoison, De l’Hellade à la Grèce. Voyage en Grèce et au Levant (1784–1786)*, Hildesheim, 2006. [↑](#endnote-ref-1)
2. Lettre du duc de la Vrillière à l’Académie, 24 décembre 1771 (Joret, *o.l.*, p. 11). Villoison deviendra membre pensionnaire de l’Académie en 1791. [↑](#endnote-ref-2)
3. Cf. Ch. Grell, *Le dix-huitième siècle et l’antiquité en France (1680–1789)*, t. i, Oxford, 1995, p. 123–142 : « Les érudits, engagés dans un considérable effort de traduction et de ‘vulgarisation’ dont le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l’abbé Barthélemy fut l’expression la plus élaborée, ne voyaient guère l’utilité d’un travail technique et ingrat qui les ennuyait. » (p. 131). L’Académie n’offre alors guère de perspective de carrière, en raison de la pyramide des âges ; Villoison, un des rares véritables philologues à y accéder, se distingue de ses pairs par ses relations suivies avec les savants allemands de l’époque. Sur les études classiques à l’Académie, cf. aussi Cl. Nicolet, *Des Belles-Lettres à l’érudition : l’antiquité gréco-romaine à l’Académie au XVIIIe siècle*, dans *CRAI*, 2001, p. 1627–1637. [↑](#endnote-ref-3)
4. Il n’a pas véritablement découvert le *Venetus* *A*, dont l’existence était connue depuis L. Küster, *Historia critica Homeri*, Francfort, 1696 et le catalogue d’A.M. Zanetti – A. Bongiovanni, *Græca D. Marci bibliotheca* *codicum manuscriptorum*, Venise, 1740 : cf. L. Canfora, *La découverte du* Venetus MarcianusA *par Villoison*, dans *Homère en France après la Querelle (1715–1900)*, éd. Fr. Létoublon – C. Volpilhac-Auger, Paris, 1999, p. 41–49. [↑](#endnote-ref-4)
5. Cf. O. Cavalier, *L’« enquêteur d’Homère » dans l’Athènes du Nord. Les lettres de Jean-Baptiste d’Ansse de Villoison (1750–1805) à la duchesse de Saxe-Weimar*, dans C. Bonnet *et al.* (éd.), *Connaî­tre l’antiquité*. *Individus, réseaux, stratégies, du XVIIIe au XXIe siècles*, Rennes, 2012, p. 31-64. [↑](#endnote-ref-5)
6. V. Bérard, *Un mensonge de la science allemande.* Les Prolégomènes à Homère *de Frédéric-Auguste Wolf*,Paris, 1917, p. 223. [↑](#endnote-ref-6)
7. Choiseul-Gouffier avait effectué un voyage en Grèce en 1776. Son *Voyage pittoresque de la Grèce*, publié entre 1782 et 1822 (en partie à titre posthume), connut un grand succès, notamment grâce à ses planches, exécutées par les meilleurs dessinateurs. L’ouvrage lui valut d’être élu à l’Académie française en 1784, au siège prestigieux de d’Alembert. Sur l’histoire des éditions de ce superbe in-folio, cf. Fr. Barbier, *Le rêve grec de Monsieur de Choiseul. Les voyages d’un Européen des Lumières*, Paris, 2010. [↑](#endnote-ref-7)
8. L’aumônier G. Martin, membre de la suite, a publié un *Voyage à Constantinople fait à l’occasion de l’ambassade de M. le comte de Choiseul-Gouffier à la Porte ottomane*, Paris, 1819. [↑](#endnote-ref-8)
9. Sur place, la coordination fait aussi défaut : certains sont des agents personnels de l’ambassadeur (Fauvel à Athènes, Le Chevalier et Cassas en Troade) ; Villoison, lui, agit sur ordre du roi. Cette disparité ne manque pas de créer des tensions entre eux : cf. Famerie, *o.l.,* p. 20 ; L. Pingaud, *Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI*, Paris, 1887, p. 137–174. Sur l’ambassade de Choiseul-Gouffier, cf. Ch. Grell, *Les ambiguïtés du philhellénisme : l’ambassade du comte de Choiseul-Gouffier auprès de la Sublime Porte (1784–1792)*, dans *Le dix-huitième siècle*, 27 (1995), p. 223–235 ; V. Gaggadis-Robin, *Le comte de Choiseul-Gouffier (1752–1817), érudit, ambassadeur et philhellène*, dans O. Cavalier (éd.), *Le voyage en Grèce du comte de Choiseul-Gouffier*, Avignon, 2007, p. 9–23. [↑](#endnote-ref-9)
10. Cf. G. Martin, *o.l*., p. 53, n. 1 : « M. de Villoison, fameux helléniste, de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, connu par plusieurs ouvrages, passe avec nous à Constantinople, pour se rendre de là au mont Athos, par ordre du Roi, qui lui a accordé 30 000 francs pour ce voyage. Comme il est fort versé dans le grec littéral, il faut espérer qu’il y fera des découvertes utiles aux arts et aux sciences. » [↑](#endnote-ref-10)
11. Joret, *o.l.*, p. 354–355, parle d’un exil volontaire dicté par la prudence. Une anecdote illustre que son nom d’allure aristocratique ne passait pas inaperçu à Paris. Se présentant un jour devant des autorités révolutionnaires, le dialogue suivant s’engagea : « – Comment t’appelles-tu, citoyen ? – de Villoison. – Il n’y a plus de ‘de’. – Hé bien, soit : Villoison. – Il n’y a plus de ‘ville’. – Comment faut-il donc que je m’appelle ? – Communoison. » Cf. D. Thereianos, Ἀδαμάντιος Κοραῆς, t. i (Trieste, 1889), p. 179 (Κομμουνουασόν). *Se non è vero …* [↑](#endnote-ref-11)
12. Ses papiers comportent pas moins de 19 volumes de notes et d’extraits d’auteurs divers, anciens et modernes (*Suppl. gr.* 936–939, 946–960). [↑](#endnote-ref-12)
13. Lettre à F.A. Wolf, 22 juillet 1792 (Ch. Joret, *Trois lettres inédites de Villoison à* *F.A. Wolf*, dans *RÉG*, 19 [1906], p. 394–409, spéc. 400–401). [↑](#endnote-ref-13)
14. Le décret portant création de l’École (30 mars 1795) prévoyait seulement trois domaines (arabe littéraire et vulgaire, turc et tartare, persan et malais). Le traitement de Villoison était inférieur à celui de ses collègues, qui n’appréciaient guère de voir le grec moderne assimilé à une langue orientale vivante. [↑](#endnote-ref-14)
15. Lettre du 3 juillet 1801 (Ch. Joret, *L’helléniste d’Ansse de Villoison et la création d’une chaire de grec moderne au Collège de France*, dans *JS*, 1909, p. 150–151). [↑](#endnote-ref-15)
16. Il était reçu à dîner tous les décadis (lettre de C.B. Hase, 29 octobre 1801 : Joret, *o.l.*, p. 438). [↑](#endnote-ref-16)
17. Joret, *o.l.*, p. 420. [↑](#endnote-ref-17)
18. La chaire de Villoison (mort en avril 1805) fut remplacée — ironie du sort — par une chaire de turc : cf. Ch. Joret, *L’helléniste Villoison*, dans *JS*, 1909, p. 156. [↑](#endnote-ref-18)
19. L’ensemble a été relié en 39 volumes (*Suppl*. *gr*. 929–966, 989). [↑](#endnote-ref-19)
20. C. Malte-Brun, *Nouvelles annales des voyages*, t. ii, Paris, 1809, p. 137–138. [↑](#endnote-ref-20)
21. Famerie, *o.l.,* p. 124. Villoison fut le premier à fournir un témoignage direct sur la survivance d’un dialecte dorien antique dans l’est du Péloponnèse : éd. pr. Famerie, *o.l.,* p. 229–233 ; cf. Id., *Villoison et la redécouverte du dialecte tsakonien*, dans *Anabases*, 6 (2007), p. 235-242. [↑](#endnote-ref-21)
22. Lettre à P.-M. Hennin, 25 octobre 1784 (Joret, *o.l*., 278). [↑](#endnote-ref-22)
23. *Suppl. gr.* 989, f° 2–6, 23–24 : lettre de Mavrogenis, drogman du capitan pacha, aux primats et commandants des Îles (2 novembre 1784) ; lettre de Gabriel IV, patriarche de Constantinople, aux supérieurs des couvents (7 novembre 1784). Cf. Joret, *o.l.*,p. 283–285. [↑](#endnote-ref-23)
24. Cf. Famerie, *o.l.*, p. 158, n. 55  : « Le séjour de sept semaines que j’ai fait à Constantinople ne m’a pas laissé le temps de chercher ce manuscrit précieux dans les bibliothèques. » [↑](#endnote-ref-24)
25. Lettre à P.-M. Hennin, 25 octobre 1784 (Joret, *o.l*., p. 278–279). [↑](#endnote-ref-25)
26. Il obtint le premier en cadeau(*Proleg*., p. xlv, n. 1), mais dut faire intervenir Choiseul-Gouffier auprès du prince pour obtenir le second, non sans peine (cf. *Proleg.*, p. xlvi : *multo sudore ac labore*). Il est conservé à la BnF (*Suppl. gr.* 257 ; Xe s.). [↑](#endnote-ref-26)
27. Photios avait pu lire trois œuvres de Jean le Lydien, *Les mois*, *Les présages* et *Les magistratures de l’État romain* (*Bibl*., 180, 125 a 30–32). À la ﬁn du XVIIIe s., les deux premières étaient connues, au moins par des extraits ; seul Photios mentionnait l’existence de la troisième. Villoison put ainsi « résoudre une énigme littéraire » (lettre à P.-M. Hennin, 11 mai 1785 ; Joret, *o.l*., p. 284). [↑](#endnote-ref-27)
28. Lettre à P.-M. Hennin, 24 novembre 1786 (Joret, *o.l.*, p. 298). Les manuscrits étaient restés en possession de Choiseul-Gouffier ; démis de ses fonctions en 1792, il se réfugia à la cour de Russie et ne rentra en France qu’en 1802. À ce moment, Villoison travaillait encore et toujours à son grand œuvre : cf. C.B. Hase, préf. à l’éd. de J.-D. Fuss, Paris, 1812, p. lxi–lxvii (= éd. I. Bekker, CSHB, Berlin, 1837, p. xxxvii–xl). L’éd. de référence est désormais celle de laCollection des Universités de France : *Jean le Lydien. Des magistratures de l’État romain*, éd. M. Dubuisson – J. Schamp, 2 t. en 3 vol., Paris, 2006. [↑](#endnote-ref-28)
29. Lettre à P.-M. Hennin, 13 novembre 1784 (Joret, *o.l*., p. 280) : « Rester davantage seroit un temps perdu pour les Lettres ». [↑](#endnote-ref-29)
30. En particulier, les ouvrages de Le Loir (*Voyages du sieur du Loir*,Paris, 1654), J. Spon et G. Wheler (*Voyage d’Italie*, *de Dalmatie*, *de Grèce et du Levant*, 3 vol., Lyon, 1678), Le Brun (C. de Bruyn, *Voyages au Levant*, Delft, 1700), J. Pitton de Tournefort (*Relation d’un voyage du Levant*,3 vol., Paris, 1717) et P.-A. Guys (*Voyage littéraire de la Grèce*, 2 vol., Paris, 1771 ; 3e éd., 4 vol. 1783). Sur Pierre-Augustin Guys (1721–1799), négociant marseillais installé à Constantinople avec lequel Villoison s’était lié d’amitié, cf. O. Cavalier, *La Grèce des Provençaux au XVIIIe siècle. Collectionneurs et érudits*, Avignon, 2007, p. 60-72. [↑](#endnote-ref-30)
31. *Suppl. gr.* 932, f° 190–198 (Galland), 930, f° 1–24 (Braconnier), f° 27–67 (Sevin et Fourmont). [↑](#endnote-ref-31)
32. Famerie, *o.l.,* p. 157–158. Cf. P. Mérimée, *Mélanges historiques et littéraires*, Paris, 1855, p. 361 : « Il est bien extraordinaire qu’il nous soit encore resté tant de débris de la littérature antique, quand elle avait conjurés contre elle les conquérants, les rats et les moines. Les uns brûlaient les livres, les autres les mangeaient ; les moines les lavaient et les grattaient pour en faire servir le parchemin à copier des missels ou des bréviaires. »: « Les moines de Patmos m’ont assuré qu’ils ont jeté au feu, il y a environ vingt ans, près de trois mille volumes de leur nombreuse bibliothèque. Les vers, (…) qui ont aussi détruit une foule d’excellens livres, commençoient à attaquer ceux de Patmos qu’on a condamnés au feu. Un moine avoit recueilli quelques (…) feuilles de ces manuscrits. (…) C’étoient des auteurs profanes qui, étant moins lus que les autres, étoient beaucoup plus endommagés. » [↑](#endnote-ref-32)
33. Cf. *Proleg*., p. xlviii, li, lii : monastères de la Source (Siphnos), de la Vierge (Amorgos), de la Vierge et de Saint-Côme et Saint-Damien (Mytilène). Plus tard, il visitera aussi celles de Saint-André (Athènes), des hospices de l’Hymette et du Pentélique. [↑](#endnote-ref-33)
34. Celui-ci est donc très lacunaire. La partie conservée (*Suppl. gr.* 935 : mont Athos, Eubée, Locride, Béotie, Mégaride, Péloponnèse, Attique, Smyrne, Éphèse et voyage du retour en France) couvre une période de 6 mois sur 27 (avril–juin 1785, septembre–novembre 1786). Mais deux éléments montrent que le journal couvrait aussi la visite des îles de l’Égée (34 îles visitées). D’une part, un autre manuscrit (*Suppl. gr.* 930 ; éd. pr. Famerie, *o.l.,* p. 99–107) conserve un fragment du journal (visite de Ténos, Astypalaia et Anaphé, printemps 1786). D’autre part, Villoison a donné à son retour un mémoire « extrait de la relation du voyage »(éd. Famerie, *o.l.,* p. 123–178), dans lequel figurent plusieurs inscriptions de l’Archipel qu’il a vues sur place et dont la copie manuscrite n’est pas conservée. [↑](#endnote-ref-34)
35. Lettre de C.M. Wieland à S. de la Roche, 15 décembre 1784 (Joret, *o.l.*, p. 279). [↑](#endnote-ref-35)
36. *Suppl. gr.* 930, f° 76v–77r. [↑](#endnote-ref-36)
37. Joret, *o.l.*, p. 283, parle de sept à huit mille manuscrits consultés par Villoison ! [↑](#endnote-ref-37)
38. Lettre à P.-M. Hennin, 11 mai 1785 (Joret, *o.l.*, p. 283). [↑](#endnote-ref-38)
39. Joret, *o.l.*, p. 284. [↑](#endnote-ref-39)
40. Choiseul-Gouffier, *Voyage*, 2e éd., t. ii (1842), p. 245. L’auteur parle du comte L. de Laborde, auteur de *Documents inédits ou peu connus sur l’histoire et les antiquités d’Athènes*, Paris, 1854. [↑](#endnote-ref-40)
41. Ainsi, lors d’une visite au mont Athos en 1843, M. Mynas put acquérir plus de 30 manuscrits d’auteurs grecs ; parmi les œuvres inédites, ﬁguraient les *Fables* de Babrios et le *Philogelos.* Cf. *Rapport adressé à M. le Ministre de l’Instruction publique*, dans *Rev. bibl. analyt.*,5 (1844), p. 80–92. Pour l’analyse du témoignage de Villoison sur le mont Athos, cf. G. Koutzakiotis, Οι ερευνές του Villoison στον Άθω (1785). Απόηχοι, ερμη­νείες και σπαράγ­ματα, dans Ὁ Ἐρανιστής, 26 (2007), p. 23-58. [↑](#endnote-ref-41)
42. Ph.-E. Legrand, *Biographie de Louis-François-Sébastien Fauvel*,dans *RA*, 1897, 1, p. 57. Cf. A. Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l’archéologie*, Paris, 1993, p. 316–317. [↑](#endnote-ref-42)
43. Lettre à Choiseul-Gouffier, 25 juin 1789 (Legrand, *o.l.*,p. 60). [↑](#endnote-ref-43)
44. Cf. L.-J.-J. Dubois, *Catalogue d’antiquités … formant la collection de feu M. le Comte de Choiseul-Gouffier*,Paris, 1818, p. vi–xiii ; A. Zambon, *Louis-François-Sébastien Fauvel et la constitution de* *la collection Choiseul-Gouffier*, dans O. Cavalier (éd.), *o.l.,* p. 62–83 ; Ead., *Aux origines de l’archéologie en Grèce. Fauvel et sa méthode,* Paris, 2014, p. 27–50. [↑](#endnote-ref-44)
45. V. Gaggadis-Robin, *L’aventure de la collection Choiseul-Gouffier à Marseille,* dans O. Cavalier (éd.), *o.l.,* p. 84–93. [↑](#endnote-ref-45)
46. Dubois, *o.l.*, p. viii. [↑](#endnote-ref-46)
47. Dubois, *o.l.*,p. viii–x. Sur l’imbroglio des rapports entre la France et l’Angleterre en Grèce et les péripéties parfois rocambolesques provoquées par la rivalité entre Fauvel et Lusieri, agents respectifs de Choiseul-Gouffier et d’Elgin à Athènes, cf. W. Saint Clair, *Lord Elgin, l’homme qui s’empara des marbres du Parthénon*, Paris, 1988 (trad. de la 2e éd. angl., 1983). [↑](#endnote-ref-47)
48. W. Fröhner, *Musée impérial du Louvre. Les inscriptions grecques*, Paris, 1865, p. xi. [↑](#endnote-ref-48)
49. Le mémoire, présenté en juillet 1787, a été publié après la mort de Villoison, dans *MAIBL* (*Mémoires*), 47 (1809), p. 283–344. [↑](#endnote-ref-49)
50. Lettre à F.A. Wolf, auteur des fameux *Prolegomena ad Homerum*, ouvrage pionnier de l’homérologie moderne, paru en 1795. Villoison y énumère les étapes successives de son voyage (la liste est d’ailleurs utile pour fixer l’itinéraire), cite pêle-mêle quelques inscriptions qui se trouvent aussi dans le *Mémoire*, disserte sur les Tsakones et leur dialecte, sur le site d’Épidaure et ses monuments, sur diverses coutumes des Grecs qu’il a pu observer, etc. On chercherait en vain un « plan » dans pareil exposé. [↑](#endnote-ref-50)
51. S. Chardon de la Rochette, *Notice sur la vie et les principaux ouvrages de J.-B.-G. d’Ansse de* *Villoison*, dans *Mélanges de critique et de philologie*, t. iii (Paris, 1812), p. 45. Cf. A. Pierron, éd. de l’*Iliade*, 2e éd., t. ii (Paris, 1884), p. 499–500 : « Les *Prolégomènes* sont un chaos de noms propres, de titres d’ouvrages, de chiffres de toute espèce, de citations en diverses langues, de signes particuliers, d’abréviations, d’italiques, de grec en onciale, de parenthèses, de notes, d’excursus, etc. » [↑](#endnote-ref-51)
52. Cf. Famerie, *o.l.,* p. 158–159. [↑](#endnote-ref-52)
53. Villoison a copié à Thèbes, dans une église de Saint-Luc, une inscription du III/IVp sur un tombeau que les Grecs vénéraient comme étant celui de l’Évangéliste (Famerie, *o.l.,* p. 159). Avant lui, Le Loir, copiant la même inscription (*Voyages*, Paris, 1654, p. 332–335), comprend déjà qu’elle n’a rien à voir avec le saint et en fait part à un caloyer du lieu, qui refuse de se rendre à l’évidence : « Il ne voulut pas seulement prendre une copie de cet épitaphe, mais, par des acclamations et des apostrophes, il ﬁst une espèce d’amande honnorable à ce Saint, en réparation de l’injure qu’il prétendoit que nous luy faisions par notre doute. » Le Loir n’insista pas, « pour luy épargner la confusion d’une ignorance qu’il évitoit d’avouer ». [↑](#endnote-ref-53)
54. Cf. Famerie, *o.l.,* p. 157, 180, 197. [↑](#endnote-ref-54)
55. Cf. Famerie, *o.l.,* p. 154, 164. Cette hostilité est déjà rapportée par Paul Lucas, lorsqu’il copia une partie des *Res gestae* d’Auguste à Ankara (Ancyre) en 1705. Cf. *Deuxième voyage*,ch. 15 (H. Duranton, t. ii, Saint-Étienne, 2002, p. 77–78) : pour se débarrasser d’un imam qui l’empêche de copier le texte au motif qu’il recèle l’emplacement d’un trésor, Lucas lui révèle gravement que l’inscription contient des « remarques sur l’ancienne médecine » qui lui fourniraient sûrement quelques bons remèdes pour la santé de l’imam ! [↑](#endnote-ref-55)
56. « Plusieurs Grecs de l’île de Tine sont à la veille d’essuyer une avanie et de payer une amende pour m’avoir indiqué une inscription placée au milieu du chemin … » (p. 154). [↑](#endnote-ref-56)
57. Cf. Famerie, *o.l.,* p. 154. [↑](#endnote-ref-57)
58. Fr.G. Osann, *Sylloge inscriptionum antiquarum Græcarum et Latinarum*, 10 fasc., Leipzig – Darmstadt, 1822–1834 (rééd. 1 vol., 1834 ; copies en 1817–1819), mais surtout A. Bœckh *et al.*, *Corpus inscriptionum Græcarum*, 13 fasc., Berlin, 1825–1877 (4 vol., 1828–1877 ; copies d’Immanuel Bekker en 1815 : cf. *CIG*, t. i, p. x). [↑](#endnote-ref-58)
59. Tel est le cas pour 25 inscriptions (Famerie, *o.l.,* p. 235–262), dont une portait un document exceptionnel, la traduction en grec du traité d’alliance entre Rome et Astypalaia (*IG* XII, 3, 173 ; 105a). La pierre, transférée d’Astypalaia à Smyrne, a disparu dans l’incendie de la ville en 1797. Dubois (*o.l.*,p. viii, n. 1) déplorait la disparition de la pierre et croyait à tort que la copie de Villoison n’avait pas été conservée (*Suppl. gr.* 930, f° 78r–v) : éd. Famerie, *o.l.,* p. 99–100 (texte), 288–289 (phot.). [↑](#endnote-ref-59)
60. Comm. *ad* *CIG*, 2484 (= *IG*,xii, 3, 169) : *Licet Villoisoni diligentia a nemine non laudari soleat, in titulis quos edidit illum neglegentissimum uersatum esse multis exemplis cognoui.* [↑](#endnote-ref-60)
61. Le caractère inhospitalier du pays (climat, hygiène, insécurité, piraterie, etc.) est souvent mis en évidence dans les récits de voyage depuis la Renaissance. Villoison en a fait l’expérience : « Quand on cherche ses aises, il ne faut pas voyager dans le Levant, ni courir après les inscriptions et les manuscrits grecs. » (lettre à la duchesse Amélie, 7 avril 1785 ; Joret, *o.l.*, p. 282). Mais c’est aussi un *topos* dont il joue : pour se désaltérer, il « arrache aux corbeaux avides le peu d’eau qui étoit conservé dans les cavités des rochers » (Famerie, *o.l.,* p. 138). [↑](#endnote-ref-61)
62. Famerie, *o.l.,* p. 126 : « Tournefort dit que c’est proche des chapelles qu’il trouvoit les plus belles plantes ; c’est de même dans les chapelles que j’ai trouvé les plus belles inscriptions. » [↑](#endnote-ref-62)
63. *Voyage littéraire de la Grèce*, 2 vol., Paris, 1771. Sur la « sympathie » de Guys à l’égard des Grecs, cf. Ét. Famerie, *Pierre-Augustin Guys à Constantinople : un regard méconnu sur le Levant à la fin du XVIIIe siècle*, dans *L’Esprit des journaux : un périodique européen au XVIIIe siècle*, Actes du colloque « Diffusion et transferts de la modernité dans l'*Esprit des journaux* » (Liège, 16–17 février 2009), éd. D. Droixhe – M. Collart, Bruxelles, 2009, p. 54–75. [↑](#endnote-ref-63)
64. Cf. G. Tolias, *La medaille et la rouille : l'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794–1815)*, Athènes, 1997, spéc. p. 125–155, 203–210 ; Id., *Græcophile et mishellène : Jean-Baptiste Gaspard d’Ansse de Villoison (1750-1805), le premier néohelléniste,* dans G. Grivaud (éd.), *Les mishellénismes*, Paris, 2001, p. 57–67. Cf. aussi P. Brun, *Voyager en Grèce aux alentours de la Révolution : deux exemples atypiques*, dans H. Duchêne (éd.), *Voyageurs et antiquité classique*, Dijon, 2003, p. 130. [↑](#endnote-ref-64)
65. *Recherches philosophiques sur les Grecs*, 2 vol., Berlin, 1788 (cf. G. Tolias, *o.l.,* p. 439–445). [↑](#endnote-ref-65)
66. Choiseul-Gouffier, *o.l.*, 2e éd., t. ii (1842), p. 245–246 ; propos repris par Dacier, *o.l.*, p. 368. [↑](#endnote-ref-66)
67. Cf. V. Rotolo, *A. Koraìs e la questione della lingua in Grecia*, Palerme, 1965. Sur les rapports entre les deux hommes, cf. N. Franghiskos, Ἡ φιλία Κοραῆς – *Villoison* καὶ τὰ προβλήματα της, dans Ὁ Ἐρανιστής, 1 (1963), p. 65–85, 191–210. Plus généralement, cf. G. Tolias, *o.l.,* p. 407–434 ; R. Andréani *et al.* (éd.), *Hellénisme et hippocratisme dans l’Europe méditerranéenne : autour de D. Coray*, Montpellier, 2000. [↑](#endnote-ref-67)
68. A. Koraïs, Ἀλληλογραφία, éd. C.Th. Dimaras, t. i (Athènes, 1964), p. 363–367, no 110 ; p. 394, no 126 (lettres adressées à S. Chardon de la Rochette en 1793 et 1794). [↑](#endnote-ref-68)
69. P. Brun, dans Ch.-S. Sonnini, *Voyage en Grèce* *et en Turquie* (1801), Paris, 1997, p. 13. [↑](#endnote-ref-69)
70. Tel est le cas de l’abbé J.-J. Barthélemy avec son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788). L’auteur de ce best-seller, qui fut le maître de Choiseul-Gouffier, n’a jamais mis le pied en Grèce. Cf. Chr. Peltre, *Retour en Arcadie. Le voyage des artistes français en Grèce au XIXe siècle*, Paris, 1997, p. 67 : « Ce n’est pas un moindre paradoxe que d’assister, au moment où s’impose la nécessité de voir la Grèce, au triomphe d’un livre qui l’imagine. » [↑](#endnote-ref-70)
71. Le *Discours préliminaire* du *Voyage pittoresque de la Grèce* se termine ainsi : « Si quelqu’un de mes lecteurs a voyagé chez les Grecs, (…) il s’écriera peut-être avec eux, avec moi : *Exoriare aliquis.*»(t. i, p. xii ; trad. « Qui que tu sois, lève-toi ! » :).Les mots, qui sont aussi gravés au frontispice de l’ouvrage, sont tirés de la fin du monologue de Didon précédant son suicide (Virg., *Énéide*, iv, 625). [↑](#endnote-ref-71)
72. Cf. Famerie, *o.l.,* p. 156–157. [↑](#endnote-ref-72)
73. C. Malte-Brun, *o.l.*, p. 137–138. [↑](#endnote-ref-73)
74. Lettre à J. Oberlin, 17 juin 1792 (Joret, *o.l.*, p. 326). Cf. L. Pingaud, *o.l.*, p. 150 : « (Villoison) en vient à se persuader que l’idiome et les usages des Grecs modernes étaient le meilleur commentaire de leurs vieux chefs-d’œuvre. » [↑](#endnote-ref-74)
75. Lettre à P.-M. Hennin, 9 octobre 1787 (Joret, *o.l.*, p. 326). [↑](#endnote-ref-75)
76. *Proleg.*,p. liv : *Horum accuratam descriptionem tunc primum publici iuris faciam, cum iter in ueterem Græciam confecero, id est cum singulos auctores Græcos et Latinos a capite ad calcem, singula notando et excerpendo, ita perlegero, ut quæ hi de omnibus rebus ad Græciam et Ægæi maris insulas quomodocumque pertinentibus scripserunt, ea referre, discernere et cum iis quæ ipse uidi conferre possim. Plurima enim passim in meo itinere obseruaui quæ mire illustrant ueterum historiam, geographiam, antiqua monumenta, ædificia, templa, aras, gymnasia, theatra, balnea, sepulchra, rem nauticam, mercaturam, antiquitates, ritus, mores, instituta, superstitiones, cærimonias, uestitus, nuptias, funera, saltationes, choros, oblectamenta, conuiuia, uocabula, dicendi formulas, prouerbia ; quorum omnium maximam partem retinuerunt Græci, et ii præsertim qui a Turcarum oculis remoti in quibusdam insulis degunt. Hæc magnam lucem sexcentis affundunt Græcorum scriptorum locis, quæ sine locorum et morum quos respexerunt inspectione uix intelligi queant.* [↑](#endnote-ref-76)
77. Lettre de C.M. Wieland à S. de la Roche, 15 décembre 1784 (Joret, *o.l.*, p. 279). [↑](#endnote-ref-77)
78. Cf. le témoignage d’A. Koraïs, rapporté par le Marquis de Queux de Saint-Hilaire, *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne*, Paris, 1880, p. 40, n° 10 (janvier 1788) : « Il sait à lui seul plus de grec que n’en savent cent Grecs du Levant. » Il sera le premier professeur de grec byzantin et moderne de C.B. Hase. [↑](#endnote-ref-78)
79. Les voyageurs du XVIIIe s. ne s’abaissent pas à apprendre le grec vulgaire, y compris ceux intéressés par les perspectives commerciales de la Grèce moderne : cf. P. Brun, *o.l.*, p. 14 ; Id., *Voyager*, p. 121–133 (à propos de Sonnini et Olivier). P. Brun donne une exception, P.-A. Guys, lié à Villoison, qui fut négociant vingt ans à Constantinople et connaissait le grec moderne : « Ce n’est certainement pas un hasard s’il nous livre un tableau fort différent des Grecs, voyant en eux les descendants directs de leurs ancêtres de l’antiquité, et ayant conservé la plupart de leurs coutumes et rites religieux. » [↑](#endnote-ref-79)
80. W. Larfeld, *Griechische Epigraphik*, 3e éd., Munich, 1914, p. 26, 32, lui consacre deux lignes. Cf. néanmoins Nicolet, *Des Belles-Lettres à l’érudition*,dans *o.l*., p. 1630. [↑](#endnote-ref-80)
81. Cf. les quelques noms (de valeur inégale) relevés par É. Egger, *L’épigraphie à l’Académie des inscriptions*, dans *JS*, 1885, p. 111–118 : G. Cuper (1644–1716), É. Fourmont (1683–1745), N. Fréret (1688–1749), A. Belley (1697–1771), J.-J. Barthélemy (1716–1795). Cf. aussi Cl. Nicolet, *L’épigraphie à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au temps de Jean-François Séguier*, dans *Actes du Xe congr. épigr. gr. et lat.*, Paris, 1997, p. 25–32. [↑](#endnote-ref-81)
82. É. Egger, *L’hellénisme en France*, t. ii (Paris, 1869), p. 308. S’il fallait désigner un précurseur en France, on songerait plutôt au Nîmois Jean-François Séguier (1703–1784), auteur d’un véritable corpus d’inscriptions avec bibliographie et index, qui est aussi resté inédit. À ce titre, il mérite une mention particulière dans l’histoire de la discipline : cf. Cl. Nicolet – S. Aubenas – P. Cosme, *Le véritable projet de Jean-François Séguier*, dans *Alla Signorina (Mélanges offerts à N. de la Blanchardière)*, Rome, 1995, p. 311–328. [↑](#endnote-ref-82)
83. J.E. Sandys, *A History of Classical Scholarship*, 3e éd., t. ii (Cambridge, 1921), p. 398 (« the last scholar of the old school »). [↑](#endnote-ref-83)
84. Famerie, *o.l.,* p. 127. [↑](#endnote-ref-84)
85. L. Robert, *Épigraphie*, dans *L’histoire et ses méthodes*, éd. Ch. Samaran, Paris, 1961, p. 471 (= *Choix d’écrits*, Paris, 2007, p. 102–103). [↑](#endnote-ref-85)